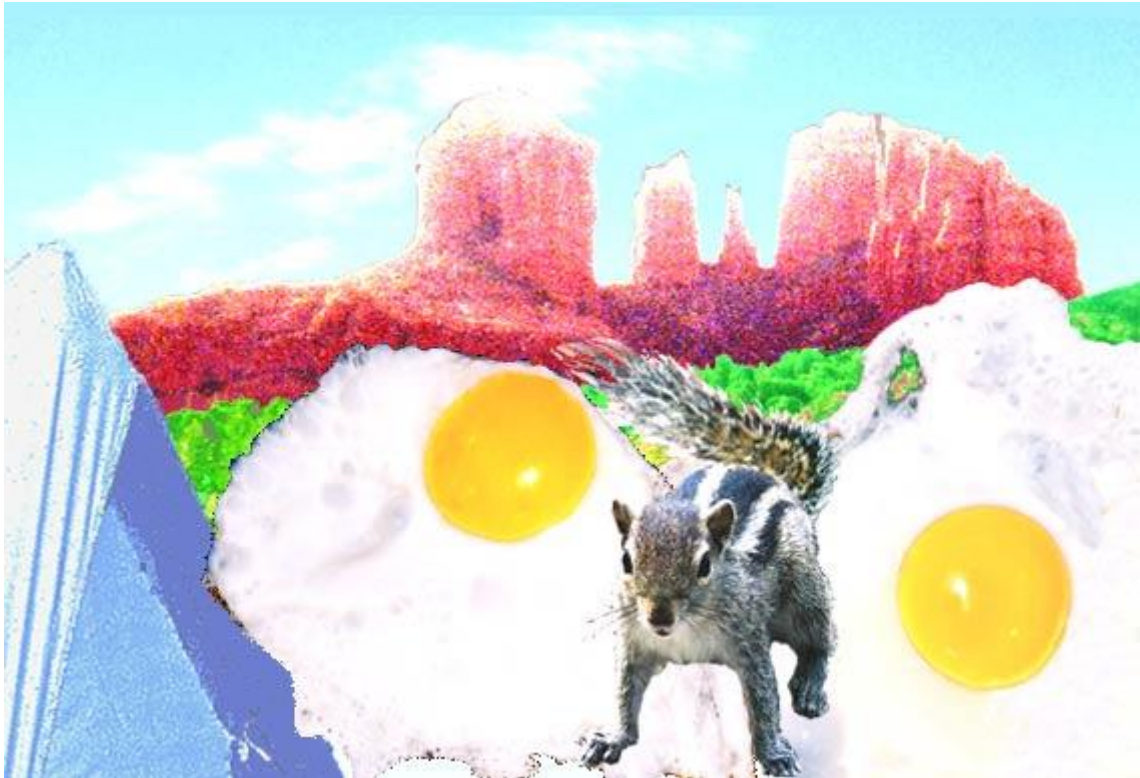


Le jour de mes sept ans



1 - Une histoire d'œufs

J'étais arrivé la veille aux États-Unis, à *Phoenix*, et j'avais immédiatement pris la route au volant d'une voiture de location réservée à l'aéroport. Je n'avais fait qu'une courte halte dans un drugstore pour acheter des bombes de peinture dans toutes les teintes disponibles et je m'étais arrêté dans un motel pimpant à l'entrée de la petite ville de *Sedona* où j'avais passé la nuit.

Il était à peine neuf heures et je m'étais déjà livré, dès le lever du soleil, à une première séance de travail sur les rives de la rivière *Oak Creek*. Empli d'un sentiment de bonheur d'avoir réalisé une excellente performance et d'avoir encore une pleine journée devant moi, j'étais en train de commander mon premier petit déjeuner américain - deux œufs frits, quelques toasts, bacon et *hashed browns*. J'allais ajouter que je désirais du café noir lorsque la serveuse qui prenait la commande m'interrompit. Il me sembla comprendre que sa question concernait la cuisson des œufs mais comme son sens précis m'échappait je la priai de répéter. Elle ne reprit que l'essentiel en une phrase laconique :

- *Up or down ?*

- *Up !* répondis-je instantanément. *Up !*

Mon anglais, plutôt lacunaire, venait de s'enrichir d'une expression que je ne connaissais pas une seconde plus tôt. Mais le plus extraordinaire dans cette découverte, attestée par le simple « up » de ma réponse, était le mécanisme qui la sous-tendait : une association d'idées avec d'autres œufs sur le plat, qui, malgré l'apparente spontanéité avec laquelle avait surgi de mes lèvres ce mot de deux lettres venait, et de manière indissociable, de me faire faire un bond de près d'un quart de siècle en arrière dans ma propre existence jusqu'au jour de mes sept ans.

Pour l'instant je me contenterai de noter la manière curieuse dont ça fonctionne dans nos têtes. Je reviendrai plus tard sur l'étrange association qui venait de se produire dans mon esprit entre des œufs frits et le jour de mes sept ans. Cela pourra nous occuper lorsque nous aurons de la route à faire devant nous. Dans l'immédiat je préfère vous conduire vers les magnifiques paysages de rochers rouges qui entourent *Sedona*, en commençant par le but de ma petite expédition matinale, *Red Rock Crossing*.

2 - Red Rock Crossing

Si vous avez vu « *Bronco Apache* » le film de *Robert Aldrich*, avec *Burt Lancaster* et *Jean Peters*, ou « *La flèche brisée* » de *Delmer Daves*, avec *James Stewart* et *Debra Paget*, vous ne pouvez pas ne pas avoir en tête (peut-être enfouie mais elle ne va pas tarder à ressurgir) une image de *Red Rock Crossing*, le site inoubliable de quelques uns des plus beaux westerns indiens des années mille neuf cent cinquante, ce gué sur la rivière *Oak Creek* dominé par le majestueux relief rouge de *Courthouse Rock*.

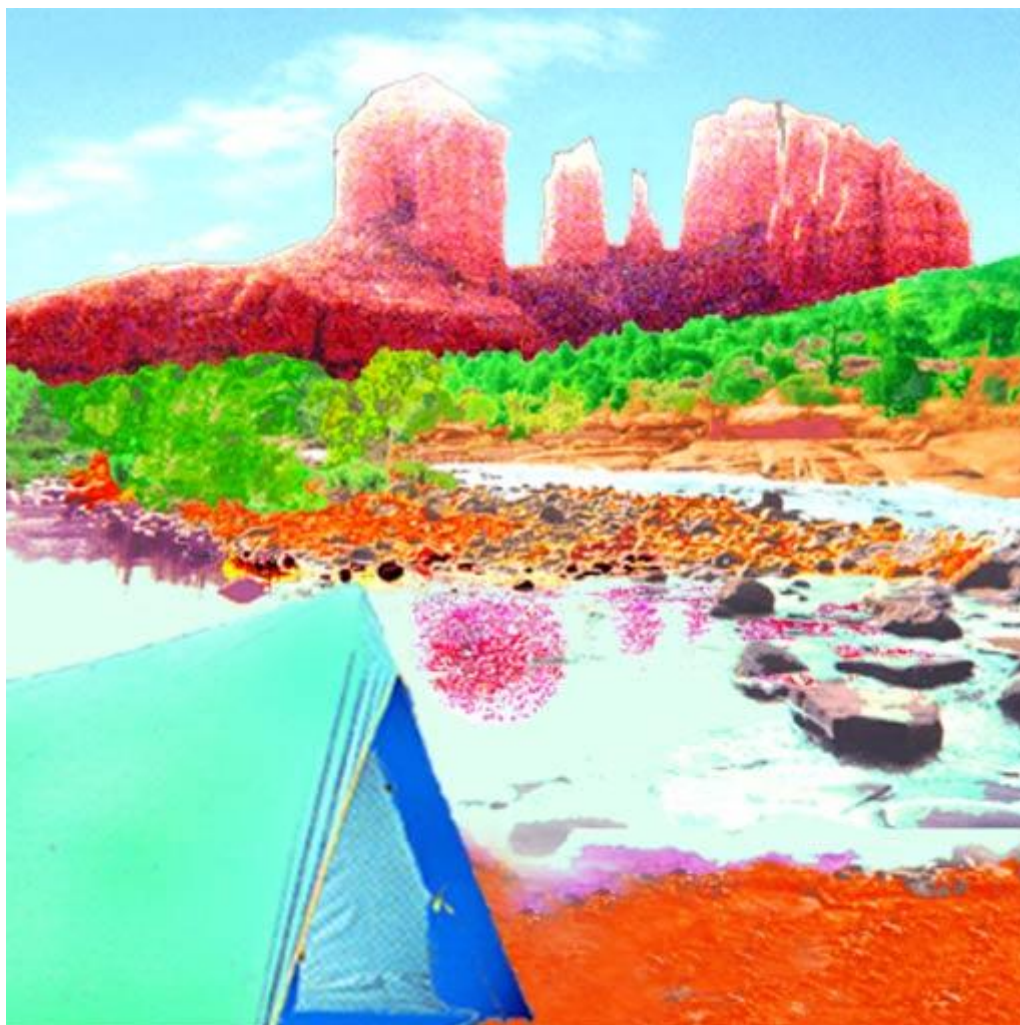
Je m'y étais rendu au point du jour afin de pouvoir y travailler en paix dans la solitude. Les eaux, limpides et peu profondes, scintillaient au premier soleil sur un lit caillouteux d'où émergeaient de gros galets sur lesquels je m'aventurai avec délectation, nu-pieds, pour traverser et retraverser *Oak Creek*, plusieurs fois, cherchant à déterminer l'endroit propice à mon intervention. La lumière montait très rapidement, éblouissante.

Je revins sur la berge et déballai mon matériel, impatient de passer à l'action.

La première phase de l'intervention consistait à dresser la tente, une petite canadienne à deux mâts, toute neuve. J'avais un peu d'appréhension car c'était une opération qui m'était alors totalement inconnue. Il ne me fallut cependant que quelques dizaines de minutes pour en venir à bout et constater, à ma grande satisfaction, que la toile était impeccablement tendue. J'allais donc pouvoir passer au bombage, ce qui était évidemment la partie la plus excitante.

J'ai commencé par un bleu franc pour le tapis de sol et les pans de l'entrée. Mais pour les versants du toit j'ai utilisé plusieurs teintes, maniant simultanément deux ou trois bombes, pour parvenir à une dominante finale d'un beau vert-bleu en harmonie avec le paysage.

Il ne me restait plus qu'à prendre la photographie.



Enivré par tant de lumière je me suis glissé dans le cocon bleu et m'y suis allongé. J'ai immédiatement plongé dans le sommeil. J'ai dormi ici près d'une heure immergé dans cette beauté. A mon réveil, le ciel, COMME UNE TOILE PEINTE, était toujours identique à ce que vous voyez sur cette image, presque parfaitement pur, à l'exception des quelques petits nuages (signaux de fumée ?) qui planent au-dessus du piton rocheux.

3 - Réminiscences

A partir de *Sedona*, deux possibilités se présentent pour rejoindre la ville d'*Albuquerque* où j'avais l'intention de passer la nuit suivante.

Une prémonition jubilatoire me fit choisir la piste qui grimpe et serpente au travers de fantastiques chaos de rochers rouges. Si vous avez la curiosité de la chercher sur une carte, vous la trouverez sous le nom de *Schnebly Hill Scenic Drive*.

Elle s'élevait graduellement et chaque virage offrait une perspective de plus grande ampleur sur les points de vue que j'avais découverts quelques instants plus tôt. Alors je coupais le moteur et descendais de voiture. Je

m'approchais le plus près possible du bord de la piste, juste au-dessus du vide. Et à chaque fois j'éprouvais un peu plus d'étonnement devant ce paysage dont la lisibilité s'accroissait avec le recul mais qui se présentait à moi comme une carte muette de géographie physique... jusqu'à ce que, dans le double cercle de mes jumelles, des noms vinssent se placer sur les éléments que je scrutais.



Ce fut *Devil's Bridge* qui apparut en premier, une arche en voie d'effritement, seul passage entre les deux rives d'un canyon. Puis il y eut *Dry Creek* - la ligne sulfureuse d'un torrent asséché - et *Gold River*, l'hypothétique rivière dont je n'apercevais qu'une courbe dorée dans la fracture d'une falaise. Le diable se manifesta encore deux fois : *Devil's Chimneys*, *Devil's Pot* ; les anges, une seule, avec *Angel's Garden* - une miraculeuse tache de verdure à l'extrémité d'un plateau aride. La trace d'une présence humaine fit enfin timidement son apparition avec *Indian's Trail*, longue bande de sable blanc tout au fond d'un ravin.

En même temps que ces noms, des flots d'images me déboulaient dans la tête : un cavalier bleu franchissait au galop *Devil's Bridge*, six bandits mal rasés à ses trousses ; trois autres cavaliers, montant à cru, effrangés de plumes technicolor et le visage peint, se tenaient en observation sur une crête puis s'élançaient soudain avec des hurlements sauvages vers la monture exténuée d'une jeune fille blonde qui ne pouvait rien faire d'autre que jeter derrière elle des regards à susciter un miracle.

Les Peaux-Rouges réussiraient-ils à s'emparer de l'héroïne à la chevelure platinée ? Le cavalier bleu arriverait-il à temps pour la sauver ? Aurait-il seulement la chance d'échapper aux balles de ses poursuivants ?

Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

Oui ! Car leurs tirs maladroits ne parvenaient qu'à faire des ricochets sur la roche nue...



... se contentant d'ajouter quelques impacts à des centaines de millions d'années de travail géologique !

Le cavalier bleu, prenant tous les risques, s'envolait au-dessus d'un canyon puis déboulait une pente escarpée dans des hennissements et des gerbes de pierres, arrivait à la hauteur de la jeune fille et l'enlevait à l'instant même où les Peaux-Rouges allaient s'en emparer.

Le grondement qui s'élevait alors constituait-il une nouvelle menace pour nos deux héros ? Non, c'était le galop d'une horde de chevaux sauvages soulevant un nuage de poussière qui allait permettre de protéger définitivement leur fuite.

4 - Interstate highway 40

Le nuage de poussière s'est dissipé dans le rétroviseur et - après une courte descente, à la sortie d'un virage - j'ai brutalement découvert, non sans déception, que j'étais arrivé au bout de la piste. Je me retrouvais sur une route normale et réelle, une route qui n'avait pour fonction que de relier des villes les unes aux autres ; j'étais en train de rouler, direction est, sur l'*Interstate highway 40*.

J'ai fixé le régulateur de vitesse à 50 miles. J'étais à quelques heures de route d'*Albuquerque*. Le trafic était à peu près nul. Et, tandis que l'asphalte s'engouffrait avec une régularité un peu hypnotique sous la voiture et que je m'efforçais de me remémorer les images qui avaient surgi dans mon esprit quelques minutes plus tôt, une évidence s'imposa à moi :

« J'ai toujours su que les images étaient FABRIQUEES ».

Une réflexion qui me ramenait de nouveau au jour de mes sept ans.

5 - Le jour de mes sept ans

Le jour de mes sept ans on ne me souhaita pas mon anniversaire.

Des chaleurs caniculaires s'était abattues sur la région en ce début d'été. Les grandes personnes semblaient physiquement exténuées et psychologiquement abattues par le phénomène.

Mon père passait les soirées à commenter avec les voisins les informations météo préoccupantes qui s'égrenaient au fil des différents bulletins à la radio et à la télé, à disserter sur les causes et conséquences d'une telle situation, à supputer les probabilités d'un retour à la normale.

Ma mère, qui avait anxieusement recherché dans son dictionnaire médical les symptômes de l'insolation, me rafraîchissait le front et m'enfonçait un peu plus mon bob sur la tête chaque fois que je me trouvais à sa portée.

Enfin, Grand-mamie s'était adonnée, le jour même, à une expérience qui avait mobilisé le peu d'attention dont les adultes semblaient encore capables.

6 - Grand-mamie

Grand-mamie c'était ma grand mère maternelle. Mon autre grand-mère et mes deux grand-pères je ne les connaissais qu'en photo, des petites photos ovales, jaunies, au cimetière.

Et maintenant voici pourquoi j'appelais Grand-mamie « Grand-mamie ». J'aurais bien aimé l'appeler simplement « Mamie », comme faisaient tous les enfants que je connaissais avec leurs propres grands-mères. Mais mon père, vieux jeu, y était absolument opposé ; il ne s'adressait en effet jamais à ma mère sans commencer sa phrase par l'appellation charmante et désuète de « Ma

mie » (mais que je ne distinguais pas alors de « Mamie »).

- « Ma mie » c'est maman, m'expliquait-il aussi inlassablement qu'inutilement. Tu sais bien que j'appelle maman « Ma mie ». « Ma mie ». Alors... puisque maman c'est « Ma mie »... grand-mère c'est « Grand-mamie » !

Je m'inclinai devant la rigueur de l'explication mais un grand mystère demeurait dans mon esprit d'enfant : pourquoi appelait-il maman « Mamie » ?

7 - Une expérience singulière

Jamais encore, dans les jours précédents et à heure identique, le mercure n'était monté aussi haut que le matin du jour de mes sept ans. Je le dis au sens propre car nous avons à l'arrière de la maison un énorme thermomètre et, ce matin là, la grosse colonne rouge avait déjà dépassé le niveau du précédent record d'après les relevés que mon père effectuait matin et soir.

C'est alors que Grand-mamie, sous l'emprise de l'une de ces inspirations fantaisistes dont elle était coutumière, déclara :

- Avec une telle chaleur, je pense que l'on peut faire cuire des œufs au soleil !

- J'ai l'impression qu'elle a une idée derrière la tête observa mon père, un soupçon d'appréhension dans la voix, en voyant Grand-mamie se diriger vers la cuisine. Ma mère se contenta de lui répondre par un regard qui signifiait que Grand-mamie avait bien « une idée derrière la tête ».

Quant à moi j'étais en train de me répéter in petto les derniers mots qu'avait prononcés Grand-mamie comme pour me convaincre de la réalité de ce que j'avais entendu, « faire cuire des œufs au soleil ». Était-ce possible - « faire cuire des œufs au soleil » ? Il va sans dire que le caractère ostensiblement ludique d'un tel mode de cuisson ne pouvait que m'enchanter. Je fus cependant quelque peu alarmé lorsque je vis Grand-mamie ressortir de la maison, tenant une poêle dans laquelle valsaient deux blancs et deux jaunes d'œufs crus. La trivialité de l'ustensile me paraissait loin d'être en adéquation avec les exigences d'une opération qui impliquait tout de même un certain bon vouloir de l'astre solaire.

Cependant, d'un geste altier, Grand-mamie invita mon père à s'enquérir d'un tabouret et à la suivre. Elle se dirigea vers le fond du jardin, grimpa sur le tabouret, déposa la poêle sur la tôle ondulée qui couvrait la remise à outils, remit pied à terre et déclara sur un ton péremptoire qui me rasséra tout à fait quant à la réussite de l'expérience :

- Ce soir ils seront cuits ! Je vous le dis et vous le verrez : cuits et recuits !

Je fus très excité toute la journée dans l'attente de voir dans mon assiette les deux petits soleils miraculeusement cuits que j'allais crever avec des mouillettes car j'avais naturellement obtenu qu'ils me fussent réservés.

Je fus tenté, à plusieurs reprises, d'aller constater l'évolution de la cuisson, mais à chaque fois, la crainte de perturber quelque chose, par ma simple présence, dans l'ordre des vibrations merveilleuses sur lesquelles

reposait le processus me retint. Et de toute façon, il me suffisait de voir Grand-mamie tricoter paisiblement dans le salon, sans se donner la peine de sortir, pour savoir que tout allait bien.

Enfin, le soir arriva et Grand-mamie, escortée de mes parents et de quelques voisins qu'elle avait conviés à venir constater le résultat de l'expérience s'en alla quérir la poêle qui avait passé toute la journée sur la remise à outils.

J'étais en train de me faufiler entre les jambes des grandes personnes lorsque fusèrent des commentaires enthousiastes qui mirent ma joie à son comble.

Je parvins enfin à apercevoir le contenu de la poêle que Grand-mamie exhibait avec fierté : ma déception fut immense. A mes yeux c'était un désastre et une honte. Je partis vers ma chambre en courant, non sans avoir glissé à l'oreille de ma mère :

- Je n'en veux pas. Je ne les mangerai pas. C'est dégoûtant. C'est dégoûtant.

L'ensemble était plat et terne. Les blancs étaient vaguement coagulés. Les jaunes s'étaient affaissés et leur belle couleur avait perdu toute son intensité et tout son éclat.

C'étaient les œufs les plus vilains, les plus *down* que j'aie jamais vus.

8 - De la cuisson des œufs

A la lumière de ce qui précède vous devez être en mesure de comprendre la raison pour laquelle, aujourd'hui encore, chaque fois que je fais frire des œufs j'attache à leur cuisson une attention véritablement maniaque.

Je prends tout d'abord la précaution de briser la coquille au-dessus d'un bol avant de faire glisser l'œuf, le plus délicatement possible, sur la mince pellicule d'huile qui crépite doucement au fond de la poêle. Tout le reste est affaire de réglage de température et d'agilité du poignet : il faut que le blanc soit fin, étalé comme une dentelle, légèrement doré et croustillant sur les bords et que le jaune soit posé là-dessus comme s'il venait de sortir de sa coquille, souple et joyeusement rebondi, d'un jaune intense, éclatant comme un petit soleil.

Et vous ?
Comment les préférez-vous ?

Up... ? Ou *down* ?

9 - Station-service

Damned ! Down !

C'était la jauge d'essence qui était *down*. L'indicateur de niveau était dans le rouge. Le moteur continuait pourtant à tourner régulièrement mais je guettais avec appréhension les hoquets qu'il allait émettre avant de s'arrêter définitivement. Je me mis à rouler à toute petite allure pour tenter d'économiser les quelques gouttes de carburant qui me restaient. Je vis donc apparaître avec un énorme soulagement les premières enseignes publicitaires clinquantes qui annonçaient l'arrivée à *Gallup*.

Mais ces villes américaines sont tellement longues - s'étirant sur des kilomètres de part et d'autre de la route - que je fus tout de même obligé de pousser un peu la voiture à la main avant de trouver une station-service où je fis une entrée pitoyable.

En refermant le bouchon du réservoir, plein à ras bord, je me sentis reprendre un peu d'assurance mais elle s'évanouit d'un coup lorsque la jeune femme qui tenait la caisse me demanda avec une gentille ironie si c'était bien une *Ford* qui se dissimulait sous le tas de boue qui stationnait à côté de la pompe. Elle ajouta, avec une sagacité pleine d'indulgence, que j'avais dû pas mal rouler sur des pistes du côté de *Sedona*. Puis elle me proposa, avec un regard salvateur - et pour seulement cinq dollars de plus - de m'offrir les services de la station de lavage.

Je lui tendis les cinq dollars avec reconnaissance, tout heureux de m'en tirer à si bon compte et le sourire que je reçus en retour me signifia que j'étais totalement absous.

Il ne me restait plus qu'à conduire la voiture jusqu'à l'entrée du tunnel de lavage et à engager les roues avant sur les glissières du début de la chaîne. A mon grand soulagement la machinerie se mit immédiatement en action, commençant à happer inexorablement la voiture.

D'énormes brosses circulaires commencèrent à récurer les roues et le bas de la caisse de chaque côté. Puis un rouleau horizontal qui occupait toute la largeur du tunnel vint s'abaisser devant la calandre. Il était couvert de poils monstrueusement longs. On aurait dit des poils de mammouth, des poils de mammouth en synthétique bleu qui se hérissèrent de manière terrifiante lorsque le rouleau se mit à tourner sur son axe à pleine vitesse.

Une pluie diluvienne se mit à dégringoler. Je ne voyais plus rien que de manière très floue à travers des ruissellements d'eau mais j'entendais le crépitement des poils qui, après avoir brossé furieusement la calandre étaient en train de remonter sur le capot pour s'attaquer au pare-brise et au toit.

Une sensation jubilatoire m'envahit alors, tandis que la pluie continuait à tambouriner contre la tôle et que le mammouth s'y frottait toujours la panse : la sensation de me sentir au sec au milieu de cet orage, bien à l'abri dans la coque de la voiture avec, comme dans le grand huit, juste le soupçon d'inquiétude nécessaire pour que la chose soit vraiment excitante.

Il y eut une pause brève, un silence, et ce fut le début du traitement anticorrosion. Une haie de brumisateurs chuchotants enveloppait la voiture d'un halo arc-en-ciel de douceur - instants de détente langoureuse après le massage en profondeur.

Zéphyr, sous forme d'une soufflerie digne des studios de cinéma les plus

sophistiqués, vint me tirer de cette torpeur, sifflant dans tous les coins, soulevant les essuie-glaces et chassant jusqu'à la dernière gouttelette.

Puis une lumière verte s'alluma sur le portique de sortie. Je remis le contact. La carrosserie avait retrouvé un bel éclat et, quant à moi, je me sentais parfaitement délassé, fin prêt à reprendre la route.

Tout le dispositif du tunnel de lavage m'apparut alors dans son intégralité sur les quelques cm² du rétroviseur et cette image, par l'évocation instantanée d'une autre machine, me rappela comment j'avais appris à lire.

10 - Comment j'ai appris à lire

Bien avant mon entrée à l'école je lisais déjà couramment et le rôle qu'ont tenu dans cet apprentissage précoce les machines les plus disparates est absolument fondamental.

J'avais déniché au grenier toute une collection de la revue de bricolage « **Système D** » qui m'enchantait. Mais si j'étais fasciné par les nombreux croquis qui illustraient les textes j'étais aussi terriblement frustré de ne pouvoir les comprendre totalement faute de savoir lire. C'est donc en utilisant comme support ce périodique et grâce à ma motivation extrême que Grand-mamie m'enseignait la lecture en quelques mois seulement.

Elle feuilletait ces revues avec moi comme l'on tourne les pages d'un vieil album photos : chaque numéro que nous ouvrons lui rappelait une page de sa vie. Elle se remémorait au mot près les discussions pleines d'humour qu'elle avait eues avec mon grand-père - bricoleur velléitaire - à propos des objets qu'il se proposait de réaliser mais qu'il n'achevait jamais.

L'image à laquelle j'avais été renvoyé à la sortie de la station de lavage était celle d'un engin électrique à cirer les chaussures qui comportait une combinaison analogue de jeux de brosses et de projections liquides.

Naturellement, la construction d'une telle machine - et de tant d'autres qui nécessitaient des matériaux, des outils et des savoir faire que je ne possédais pas - n'était pas à ma portée. Mais j'en comprenais généralement le principe et je me lançais dans des constructions virtuelles qui me plongeaient dans des rêveries interminables.

J'ai cependant au moins une réalisation à mon actif. Et cela nous ramène au jour de mes sept ans.

11 - Lanterna magica

Le jour de mes sept ans, vous le savez déjà, on ne me souhaita pas mon anniversaire. C'est seulement quelques jours plus tard, lorsque le mercure fut redescendu, que j'appris de la bouche de mes parents que je venais d'avoir sept

ans. Je ne compris pas vraiment pourquoi ils semblaient tellement désireux de se faire pardonner ce manquement au rituel d'anniversaire mais il m'apparut immédiatement que c'était l'occasion inespérée de réclamer en cadeau un objet qui me semblait jusqu'alors tout à fait inaccessible, un objet dont l'usage me paraissait strictement réservé aux adultes, comme par exemple un couteau à six lames ou une boîte d'allumettes : une loupe !

A ma grande stupéfaction, mon père, sans discussion, acquiesça immédiatement à ma demande :

- Une loupe ? Ah, ah ! Il veut jouer au détective.

Et, dès le lendemain, je reçus une panoplie de *Sherlock Holmes* qui présentait peu d'intérêt à mes yeux sauf qu'elle contenait l'objet convoité.

J'avais relu tellement de fois l'article sur la lanterne magique, j'y avais tellement réfléchi, j'en avais tellement rêvé que je me sentais fin prêt - étant en possession de l'indispensable loupe - à faire sortir de mes mains et des matériaux de fortune dont je disposais, le merveilleux objet. Pendant tout un après-midi je me suis affairé dans le grenier.

- Que fais-tu là-haut ? demandait Grand-mamie.

- Je fais quelque chose de magique. Personne n'a le droit de venir !

Une boîte de carton à chaussures, dans laquelle j'avais découpé deux fenêtres face à face, constituait le corps de ma lanterne. La lampe à pile plate, subtilisée à l'entrée de la cave et calée contre la fenêtre arrière, faisait office de source de lumière. En disposant la loupe devant la fenêtre avant j'obtins sur le mur une large tache blanche qui me fit bondir le cœur. Je venais de m'inventer l'écran. JE VENAIS DE M'INVENTER L'ECRAN !

J'étais sur la bonne voie. Il ne me manquait plus qu'un seul matériau et je savais où le trouver.

12 - Cachettes

Grand-mamie se conduisait comme un écureuil : elle disposait, dans les endroits les plus variés de la maison, de cachettes où elle stockait toutes sortes d'objets, rangés par catégories, et j'avais le privilège de partager avec elle le secret de leur emplacement.

C'était la cachette aux boutons qui m'avait été révélée en premier. Et j'ai joué tant de fois par la suite avec ces petites pièces de diverses matières, toutes dépareillées, différentes de forme et de taille et de toutes les couleurs, que c'est probablement avec elles que j'ai fait l'apprentissage de la multitude et de la singularité.

Il y avait encore la cachette aux bouts de laine, roulés en petites pelotes, la cachette aux bouts de crayons tout rabougris qui ne pourraient plus jamais servir, la cachette aux pièces de monnaie qui n'avaient plus cours et qu'elle appelait des sous...

Dans l'une de ces cachettes, je savais trouver, soigneusement pliées, des feuilles de papier cristal qui servent à envelopper les fleurs : voilà ce dont j'allais me servir pour produire mes premières *slides*.

13 - Cinq doigts et quatre pattes

J'étais encore, en esprit, dans le grenier de mes sept ans, traçant au pinceau noir de rudimentaires créatures sur de petits rectangles de papier cristal lorsque le nom de « *Petroglyph Monument* », aperçu au bord de la route, me replongea dans le présent et me fit m'engager sans délibération sur la petite route, à gauche, qui conduisait au site, un champ de rochers couvrant le sommet d'une colline, ornés de centaines de dessins gravés dans la pierre.

Je me mis à crayonner certaines de ces figures dans un carnet à dessin, chasseurs, armes primitives, animaux ; mais il me fallut un grand moment pour prendre conscience - avec des mots - que la créature humaine n'était fréquemment suggérée que par les cinq doigts de sa main. Alors la phrase saugrenue me revint d'un trait, « *Une aventure des cinq doigts et des quatre pattes* ».

C'était le titre de ma première production pour lanterne magique !

Sentant que ce souvenir m'apportait le dernier mot d'un processus d'élucidation entamé le matin même à propos d'une histoire d'œufs et saisi par une grande allégresse j'ai couru chercher mon matériel dans la voiture.

J'ai commencé par bomber la tente à plat, sans la monter, bien à l'écart des rochers pour éviter le moindre risque de les maculer. J'étais à la recherche d'une couleur qui fasse contraste avec le bistre dominant des rochers. Après plusieurs essais et autant d'allers retours pour confronter la teinte obtenue à celle de la roche, j'ai opté pour la bombe « *deep blue* », un bleu intense légèrement fluo.

Ensuite, avec beaucoup de difficulté j'ai réussi à monter la petite canadienne au milieu d'un inextricable enchevêtrement de rochers ; mais si j'avais choisi cet emplacement particulier c'était bien pour l'intérêt des gravures.



14 - Une visite surprise

La nuit était déjà tombée lorsque j'ai dressé ma tente, pour la troisième et dernière fois de la journée, près d'*Albuquerque* - très à l'écart de la ville cependant - sur un terrain planté de malingres mais odoriférants conifères.

C'était une nuit absolue, sans aucune lumière.

Alors j'ai utilisé toutes mes bombes de blanc comme pour restaurer contre ce noir l'écran de mes sept ans.

Puis, j'ai fixé l'appareil photo sur son pied et j'ai pris le cliché.

Juste à l'instant de l'éclair du flash, un écureuil a bondi sur la tente, face à l'objectif, au premier plan. Un clin d'œil de Grand-Mamie, évidemment... !



Épilogue

Entré sous la tente et tout en ressassant les curieux enchaînements qui s'étaient produits, en un peu plus de 12 heures et 393 kilomètres de route, entre quelques faits du présent et la suite de réminiscences que vous connaissez, j'ai insensiblement glissé dans le sommeil, avec l'esprit de Grand-mamie qui planait au-dessus de moi.

Ainsi s'achève la première partie de ce voyage dans l'ouest américain. Le récit suivant, "*Le jour de mes dix ans*", nous conduira dans le *Colorado* et dans l'*Utah*, de *Mesa Verde* à *Moab*...

